

Livre II

Les mots étaient impuissants à exprimer ce que Giovanni avait éprouvé à l'écoute du récit de Maria. Car les mots signifient au mieux les sentiments un par un, mais non leur union ni leur lutte. Et c'est dans cette union qu'est la vie, c'est dans cette lutte qu'est le mystère de l'âme. Il se taisait donc : par son regard attentif et timide à la fois, par l'expression sereine et humble de son visage, il voulait répondre à la femme¹, qui, doutant de soi (comme doutent les purs et les égarés qui n'ont pas voulu le mal, comme doute un cœur qui commence à aimer d'un amour vrai), interprétait ce silence comme un signe de mépris et se tourmentait, sans toutefois se repentir d'avoir parlé. Elle fut plusieurs fois sur le point d'ouvrir la bouche, pour parler de tout autre chose ou pour revenir sur ce qu'elle avait dit, mais son instinct de femme, et l'habitude de souffrir en silence, la retinrent. Enfin Giovanni prit la parole :

« Si je devais vous raconter ma vie, ô Maria, vous y trouveriez moins de douleurs et plus de fautes, moins de passions et plus de vices ; des germes de vertu étouffés, des sentiments généreux brisés net. Mais sous ces fragments de vie, pour ainsi dire, vous verriez un sentiment continu qui, calme, invincible, me guide et m'élève vers ma véritable fin. Dieu m'avait donné à travailler une toile fine et ample, dont la trame cachait un dessin noble et audacieux. Je l'ai souillée, je l'ai déchirée, et, là où elle était restée intacte, je l'ai colorée d'images impudiques ; j'y ai, alourdissant ainsi ma faute, entremêlé des formes délicates, que la main des anges avait tracées dans mon cœur. J'ai confié à un petit journal une partie de ce que je suis de bon, et une partie (moindre) de ce que je suis de mauvais. J'ai tenu ce journal

par accès, de 1831 à 1835, de mes vingt-huit à mes trente-cinq ans. Vous le lirez : je vous confesserai le reste de vive voix, quand le cœur (qui est lui aussi lunatique) le permettra ou le commandera. Vous lirez sans mépris, je l'espère, Maria. Quiconque a pâti est disposé à compatir. »

Deux jours plus tard, Maria put lire le cahier.

Milan, Épiphanie, 1831

J'étais à Padoue. Depuis la place du pré de la vallée² j'admirais, par-delà les fenêtres ouvertes d'un antique palais, les teintes chaudes du soleil couchant dans l'air de l'été ; et dans cette première impression de volupté paisible, la nature commença à se révéler à moi, tout jeune encore. Comment imaginer alors que je demeurerais un jour dans ce palais, et que, passant dans cette salle qui me permettait de jouir des beautés du ciel comme à travers une visière, je ne sentirais plus rien de ce que je sentis alors de loin, et que, par les fenêtres proches des miennes je recevrais le premier regard d'amour, sans l'avoir cherché, sans l'avoir remarqué, et qu'une jeune fille pleine de désir m'enverrait une violette pour s'offrir tout entière à moi, alors que mon âme était celle d'un enfant ! Et que je laisserais cette fleur se faner sur ma cheminée, et se perdre à jamais ! Ma simplicité n'était ni vertu, ni innocence ; c'était l'un des nombreux mystères de ma vie embrumée. Et à présent, le visage fouetté par le vent cinglant de l'hiver, je vois le rougeoiement modeste de ce ciel estival et je vois cette fleur ; je recherche, j'accueille dans mes pensées, la jeune fille que j'ai perdue. Puis je me dis : et si cette fleur acceptée, et l'amour accordé, m'avaient ensuite été retirés ? Quelle douleur en ces années que le désir rend fragiles ! Dieu m'a épargné ce chagrin et, au lieu d'un plaisir commun qui m'aurait peut-être attristé et corrompu, soit que je ne l'eusse pas compris, soit que les faits m'eussent semblé moins puissants que l'idée, Il me laissa la pureté d'un souvenir : un coucher de soleil délicat, une aimable jeune fille, et une fleur.

Crema³

Aucun homme ne vécut plus riche d'amis que moi⁴. Je ne parle pas des relations du monde, ni de la familiarité qui oscille entre cérémonies et caresses, ni de la bienveillance tiède et inerte, ni de l'estime confiante qui naît de l'affection et conduit à l'affection : je parle de l'amitié tendre, ardente, pensée, charitable. Lorsque j'étais adolescent et tout jeune homme, l'amitié s'imposait à moi comme une sympathie irrésistible, et je me laissais séduire par un visage pâlisant ou rougissant, par le son d'une voix inconnue, ou par l'enfant dont on m'interdisait la compagnie. Et mes sens commençaient par confondre sa voix rauque avec le gémissement indistinct du cœur ; ces désirs, partagés entre la timidité et l'audace, repliés sur eux-mêmes tels un serpent, m'aidèrent à deviner bien des secrets, et des plus sombres. Je me souviens encore du lieu, de l'endroit précis où ces jeunes garçons surent émouvoir mon âme, je me souviens du vert des champs que nous parcourions ensemble. Plusieurs d'entre eux sont déjà morts.

Bergame

Calomnier une femme, et par vanité ! Certains, dans leur âge mûr, se délectent de médisances. Moi, j'avais dix-sept ans, et je l'ai fait à l'oreille d'un seul confident. Je ne commis ce vil péché qu'une autre fois, lorsque j'avais vingt ans, mais alors non plus je n'en sentais ni la cruauté ni la sottise. Elle qui aimait si tendrement son mari, elle qui était si pieuse ! Ils s'aimaient sensuellement, et ils étaient pieux. Ses pensées étaient sans doute trop occupées de sa personne, si jeune et convoitée, mais quand elle priait, elle ne pensait qu'à Dieu. La calomnier ! Me complaire à faire courir des rumeurs sur son déshonneur !

Brescia

L'homme est étrangement condamné, dans presque toutes ses actions, à paraître meilleur ou pire qu'il n'est. Pour ma part, pire – et il semblerait que je m'y emploie. À dix-huit ans j'écrivis :

La parfaite beauté des membres vénérables.